



**HAL**  
open science

**Que reste-t-il de nos aînés? Tentative de définition, à partir de la pensée arendtienne, de ce que nous faisons politiquement lorsque nous laissons ou suivons les traces et les marques de ceux et celles qui ne sont plus tout à fait**

Rémi Zanni

► **To cite this version:**

Rémi Zanni. Que reste-t-il de nos aînés? Tentative de définition, à partir de la pensée arendtienne, de ce que nous faisons politiquement lorsque nous laissons ou suivons les traces et les marques de ceux et celles qui ne sont plus tout à fait. *Encyclo. Revue de l'école doctorale Sciences des Sociétés ED 624*, 2015, Traces de la politique, politique des traces, 7. hal-01479927

**HAL Id: hal-01479927**

**<https://hal.science/hal-01479927>**

Submitted on 1 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Encyclo*

*Revue de l'École doctorale ED 382*

## *Économies*

Pensée critique

## *Espaces*

Politique

## *Sociétés*

Pratiques sociales

## *Civilisations*

**QUE RESTE-T-IL DE NOS AÎNÉS? TENTATIVE DE DÉFINITION, À PARTIR DE LA PENSÉE ARENDTIENNE, DE CE QUE NOUS FAISONS POLITIQUEMENT LORSQUE NOUS LAISSONS OU SUIVONS LES TRACES ET LES MARQUES DE CEUX ET CELLES QUI NE SONT PLUS TOUT À FAIT**

Socrate et tous les chats sont mortels, certes. Mais ils sont autres. « Caïus est mortel, c'est certain, et il est naturel qu'il meure ; mais moi, Vania, Ivan Ilitch, avec tous mes sentiments, toute mon intelligence, moi, c'est autre chose. Il n'est pas du tout naturel que je doive mourir. Ce serait trop affreux.<sup>1</sup> » Notre mort constitue l'ultime scandale. Pourquoi naître si c'est pour disparaître ? Comment supporter le poids de la mortalité, le fait de nous « mouvoir en ligne droite dans un univers où rien ne bouge, si ce n'est en cercle<sup>2</sup> » ? Hannah Arendt place, nous semble-t-il, la question du dépassement de la mort, de la lutte contre l'oubli qui se cache derrière Thanatos, du combat contre « la mortalité comme condition générale *de la vie*<sup>3</sup> », au fondement (en miroir et à égalité avec la natalité) de sa pensée politique.

Le devoir<sup>4</sup> des mortels, et leur grandeur possible, résident dans la capacité à produire des choses – œuvres, exploits et paroles – qui mériteraient d'appartenir et, au moins jusqu'à un certain point, appartiennent à la durée sans fin, de sorte que par leur intermédiaire les mortels puissent trouver place dans un cosmos où tout est immortel sauf eux. Aptes aux actions immortelles, capables de laisser des traces impérissables, les hommes, en dépit de leur mortalité individuelle, se haussent à une immortalité qui leur est propre<sup>5</sup>.

---

\* Laboratoire du Changement Politique et Social (LCSP), Université Paris Diderot – Paris 7.

<sup>1</sup> Léon TOLSTOÏ (1886), *La Mort d'Ivan Ilitch*, Paris, J'ai lu, 2005.

<sup>2</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », in Philippe RAYNAUD (dir.), *L'Humaine condition*, Paris, Gallimard, 2012, p. 75.

<sup>3</sup> Carole WIDMAIER, « Préface », in Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 2014, p. 12.

<sup>4</sup> Le terme est fort !

<sup>5</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op.cit.*, p. 75.

Contre le travail cyclique et la mort<sup>6</sup>, contre ce qui prive notre existence de sens, Arendt dresse l'œuvre et l'action, dont les produits nous prolongent au-delà de notre mort physique à travers leur insertion dans un monde « qui nous accueille à notre naissance [et] que nous laissons derrière nous en mourant<sup>7</sup> ».

Ce qui est mondain, et qui de fait dure au-delà de nous, peut donc s'inscrire dans deux sphères : celle de l'œuvre, de l'artefact, de l'objet fabriqué expressément à cette fin, ou celle de l'action commune mettant en relation des hommes et des femmes et leur permettant, en se distinguant les uns des autres, de révéler qui ils sont. L'intérêt et la fécondité de l'approche arendtienne de la question de notre survivance dans un temps autre que celui de notre vie biologique résident alors dans la reprise de cette dichotomie quant à la nature de l'empreinte que nous laissons au monde : elle peut faire partie de l'artifice humain, être un objet fabriqué de main d'homme à destination de celles et ceux qui viendront après nous – ce qui en ferait une *marque* –, ou appartenir à la sphère de l'action – nous l'appellerons alors *trace*.

Dès lors, quelles conséquences, du point de vue politique, pouvons-nous tirer de cette perspective ? Si nous voulons distinguer ce qui fait la spécificité d'un engagement politique qui suivrait les traces de ceux et celles qui ne sont plus et, incidemment, qui ne se fonderait donc pas sur les marques volontaires léguées par nos ancêtres, bref si nous voulons distinguer ce que nous pourrions appeler une politique des traces d'une politique des marques, il nous semble primordial d'approfondir la compréhension, grâce à Hannah Arendt, de ce que nous faisons lorsque nous laissons une trace ou que nous marquons le monde, ainsi que les différents rapports au politique qu'entretiennent ces deux phénomènes. L'essentiel de cet article s'avère ainsi constituer un travail de définition, élaboré à partir des écrits et de la terminologie

---

<sup>6</sup> Dans une optique arendtienne « traditionnelle », le travail comme production des moyens de survie au sein de la nature, comme cycle privé de production intégralement consommée, « participe à l'automatique et non de l'autonome et [...] n'est [jamais] susceptible d'embrayer sur un sens quelconque » (André ENÉGREN, *La pensée politique d'Hannah Arendt*, Paris, PUF, 1984, p. 89). La mort, quant à elle, borne notre vie biologique. Si nous n'étions que de mortels travailleurs, si la vie humaine se confondait avec la survie, comment pourrions-nous constituer autre chose qu'une cohorte d'animaux produits en série, de membres indifférenciés de l'espèce humaine ? Rien ne distinguerait chacun de nous dans le renouvellement infini des générations. Pour qu'il puisse y avoir sens, il faut que la flèche de nos vies tranche la reproduction à l'identique d'une nature cyclique.

<sup>7</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op.cit.*, p. 103.

arendtiens.

Nous commencerons par étudier comment nous pouvons, notamment à travers les luttes politiques, laisser à nos descendants des traces mobilisables. Ensuite, nous questionnerons le rapport qu'entretiennent, dans la lutte perpétuelle contre un oubli consubstantiel aux outrages du temps et des hommes, la trace et la *marque* – marque que nous aurons alors le loisir d'appréhender plus finement. Une fois ces deux concepts distingués et mis en relation, nous pourrions rapidement conclure en répondant à la question : qu'est-ce qui différencie une politique des traces et une politique des marques et quels sont les enjeux d'une telle démarcation ?

### *Traces de la politique.*

Pour introduire, dans une perspective arendtienne, le sens que pourrait avoir un concept de traces de la politique, c'est-à-dire la part d'immortalité que celles-ci peuvent nous permettre d'acquérir, il nous faut au préalable rappeler ce que signifie exister politiquement pour notre auteur. Lorsque nous entrons en politique, c'est-à-dire lorsque nous agissons et que nous parlons en communauté – à condition que ce ne soit pas un vain bavardage<sup>8</sup> –, nous nous distinguons de nos semblables, nous faisons surgir dans la lumière notre point de vue personnel et unique sur le monde. « La parole et l'action révèlent cette unique individualité<sup>9</sup> » : l'agir politique manifeste *qui* nous sommes. Ce *qui* s'oppose « au "ce que" – les qualités, les dons, les talents, les défauts de quelqu'un, qu'il peut étaler ou dissimuler<sup>10</sup> ». Le *qui* est l'expression, qui n'apparaît qu'aux autres, de notre point de vue propre sur le monde, c'est à dire, pour le moment, sur l'ensemble de l'artifice humain, sur ce qui matériellement s'étend entre nous, que nous habitons, à l'intérieur duquel nous évoluons, qui « n'existe à un moment donné qu'en tant que perception singulière de l'ordre de choses<sup>11</sup> ». Autrement dit, ce *qui* indicible constitue notre individualité propre, toujours cachée à nous-mêmes, et tient dans notre condition distincte, dans le rapport particulier que nous entretenons avec le monde.

<sup>8</sup> Le bavardage, chez Arendt, répétition de préjugés, de phrases toutes faites, constitue à n'en point douter une reprise du terme heideggerien (Martin HEIDEGGER, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1990, § 35) : le bavardage est une sorte de redite, un mode d'expression où la forme prime et d'où le monde est absent.

<sup>9</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 201.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>11</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, *op. cit.*, p. 262.

Ce processus de distinction, on l'a évoqué, ne peut qu'être *public*. En effet, il nous faut des spectateurs si nous voulons être vus et entendus. Comment pourrions-nous apparaître et nous distinguer si nous étions isolés ? André Énégren commente :

Agir est s'offrir à découvert. L'acteur a pour témoins ceux avec qui il agit, son action appelant sur lui les regards et l'exposant aux yeux de tous [...] Mais il y a plus : il n'est rien sans l'écho que lui renvoient ses pairs qui à titre de co-acteurs ou de spectateurs sont appelés par l'action puisque l'agir n'existe pleinement que dans l'ostentation qui l'établit<sup>12</sup>.

L'action fonde donc une communauté – politique – entre l'agent et ceux qui, lui permettant d'agir, portent avec lui son action<sup>13</sup>. Il faut cependant garder à l'esprit que la pensée arendtienne ne s'inscrit pas à l'intérieur des bornes étriquées d'une logique de contrat social : cette communauté politique ne prétend pas à exercer une quelconque souveraineté sur les individus. Ce n'est pas un État, ce n'est pas une *polis*. Chaque individu, en fonction de ses actions, participe à plusieurs communautés de co-acteurs, qui entretiennent entre elles des relations d'imbrication ou d'opposition. Que permet cette communauté politique ? Elle élabore une compréhension du monde qui lui est propre à partir du point de vue de chacun de ses membres. Il est à noter que l'appréhension commune ainsi dégagée ne se résume pas plus au point de vue d'un des individus ou à leur somme qu'à une vérité objective. Ce qui se constitue ainsi est une trame, un « réseau de relations<sup>14</sup> » humaines, qui dure tant que la lumière du public ne s'éteint pas. Ce réseau participe au monde, tout autant que les artefacts humains, certes de façon intangible, mais d'une manière tout à fait réelle. Toute nouvelle révélation d'un *qui* par l'action peut ainsi s'insérer dans le monde et engendrer de nouvelles relations.

Lorsque ce *qui* s'efface, que la femme ou l'homme dont il était l'empreinte insérée dans le réseau des relations humaines disparaît, que reste-t-il à la postérité, sinon une *trace* ? Tout comme le *qui*, la trace est infime, involontaire et exige une interprétation<sup>15</sup> : infime, car aux prises avec l'infinité des *qui* et des relations inscrites depuis la

<sup>12</sup> André ÉNÉGREN, *La pensée politique d'Hannah Arendt*, op. cit., p. 59.

<sup>13</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », op. cit., p. 219.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>15</sup> Nous suivons ici la caractérisation de la trace développée par Carlo GINZBURG, *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 230-231, 242, 279, 290.

nuit des temps dans le réseau des relations humaines ; involontaire, car nous n'en contrôlons pas le contenu et qu'elle apparaît, qu'on le veuille ou non, dès que l'on quitte définitivement la sphère publique ou, tout du moins, une communauté politique donnée ; elle nécessite l'interprétation, car elle est indicible en tant que telle – le langage ne peut directement l'exprimer, la trace « fait signe » plus qu'elle n'est explicitement formulable. Tout discours autour d'une trace (comme à propos d'un *qui*) ne peut ainsi qu'être exprimé « en creux », que s'inscrire sous forme de circonvolutions langagières tentant de la cerner sans jamais y parvenir<sup>16</sup>. C'est justement cette dernière propriété, ce caractère implicite – car toujours mouvant et ineffable – de la trace qui rend l'interprétation nécessairement individuelle, personnelle et singulière, qui l'oblige à toujours se renouveler, à ne jamais pouvoir se reposer sur une exégèse publique déterminante.

Dans cette acception, les traces ne sont pas exactement celles des luttes passées. Ce sont celles des hommes et des femmes qui y ont participé, ce sont celles des relations qu'ils y ont établies, ce sont leurs points de vue intrinsèquement personnels qu'ils y ont déployés. La lutte, l'action, ne laissent pas de traces : ne subsistent que des *qui* ayant agi. Ces traces sont cependant liées à une communauté politique – possiblement celle établie par une lutte collective – puisque insérées et trouvant leur permanence dans un réseau de relations humaines.

Dans cette configuration, qu'importe politiquement, dès lors, de ne pas délaissier les traces du passé ? Si notre *qui*, notre point de vue propre, n'apparaît qu'en se distinguant des autres, qu'en entrant en relation avec eux, qu'en se nourrissant de leurs points de vue, l'incorporation *dans une communauté politique* (et non au sein d'un individu) des traces de ceux qui ne peuvent physiquement la rejoindre puisque décédés permet *aux êtres singuliers* à se distinguer beaucoup plus finement. En densifiant le réseau de relations humaines, les traces donnent aux individus – vivants – qui en font partie un regard sur le monde qualitativement supérieur. Notre *qui*, alors, s'éclaircit. Les défunts et les défuntes, d'une certaine façon, reviennent à la vie et, dans l'oubli de leur mort, deviennent ceux qui ont été, puissances d'inspiration. La multiplicité des points de vue ainsi apportés, l'infini des relations qu'ils permettent d'établir, facilite une appréhension beaucoup plus précise du monde, nous aide à mieux le comprendre –, et ce à l'échelle de l'individu comme de la communauté.

---

<sup>16</sup> Arendt écrit que la manifestation du *qui* « conserve une curieuse intangibilité qui confond tous les essais d'expression verbale sans équivoque », in Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 205.

Les traces, virtuellement infinies, suppléent au tragique de la mortalité, ouvrent la possibilité d'interroger nos aïeules et nos aïeux. « Actions éblouissantes et grandes paroles confèrent une immortalité potentielle à leur auteur en exposant son être aux yeux d'un monde qui conservera la mémoire de cette révélation<sup>17</sup> » : l'apparition sur la place publique consubstantielle à la lutte politique (à l'action), l'insertion dans un réseau de relations humaines, nous permettent de laisser des traces. Celles-ci n'appartiennent ainsi jamais totalement au passé. Si elles le sont, par la force des choses, elles s'avèrent cependant présentes en vertu de ce que la mise en relation avec elles apporte comme précision à *notre* point de vue sur *notre* monde actuel. La communauté, en sus d'être synchronique, c'est-à-dire de regrouper un ensemble d'individus existant à un instant précis, devient par ce biais également diachronique : elle permet de convoquer les points de vue de ceux qui ne sont plus pour juger de ce qui est<sup>18</sup>.

Étrangement, l'intensification de notre existence politique par le recours aux traces, la plus grande justesse – pour ne pas dire justice – que nous apporte cette multiplicité de points de vue portés sur le monde, rappelle la seconde maxime kantienne du sens commun. C'est celle de la pensée élargie : « Penser en se mettant à la place de tout autre<sup>19</sup> ». Il

<sup>17</sup> André ENÉGRE, *La pensée politique d'Hannah Arendt*, op. cit., p. 60.

<sup>18</sup> Plus avant, si incorporer à la communauté les traces nous permet d'arpenter d'un pas plus sûr le réel, si les voix des anciens se mêlent aux nôtres, conjuguant passé et présent, qu'en est-il du futur ? Ne pourrait-on pas, dans un même mouvement d'inclusion, politiquement admettre tous les absents au sein de la communauté des vivants, c'est-à-dire faire tout autant cas de ceux qui ne le sont plus que de ceux qui ne le sont pas encore ? Nos puînés et nos descendants, à travers le concept de trace, se trouveraient ainsi légitimement participer à l'espace public, partager notre intérêt. Si l'on peut retrouver, d'une certaine façon, cette idée chez Kant, qui qualifie de « crime contre la nature humaine » (Emmanuel KANT (1784), « Qu'est-ce que les lumières ? », in Ferdinand ALQUIÉ (dir.), *Œuvres philosophiques*, t. II, Paris, Gallimard, 1985, p. 213-214, Ak. VIII, 39) le fait d'engager nos descendants à respecter une loi à laquelle ils ne sauraient donner leur assentiment (Emmanuel KANT (1793), « Sur le lieu commun : il se peut que ça soit juste en théorie, mais, en pratique, cela ne vaut point », in Ferdinand ALQUIÉ (dir.), *Œuvres philosophiques*, t. III, Paris, Gallimard, 1986, p. 279, Ak. VIII, 297 ; dans le même Emmanuel KANT, « Métaphysique des mœurs », p. 598, Ak. VI, 329), c'est-à-dire de ne les point inclure comme sujets du souverain et donc partie de la communauté politique, Arendt n'aborde pas cette question. Si nous ne poussons pas, dans cet article, la réflexion plus loin, c'est parce que cela dépasserait le sujet du colloque – les traces (et marques) des luttes passées – ; nous espérons toutefois avoir l'occasion de développer cette question au sein de notre thèse et à l'aide d'un concept de trace qui ne soit, cette fois, plus lié aux luttes passées, mais, notamment dans une dimension écologiste, à tous ceux qui ne sont plus ou pas encore – bref, à l'humanité.

<sup>19</sup> Emmanuel KANT (1790), « Critique de la faculté de juger », in Ferdinand ALQUIÉ

faut entendre par là que notre jugement de goût – qui constitue la faculté fondamentale du politique chez Arendt<sup>20</sup> – se perfectionne lorsque nous sommes capables d’entendre les points de vue des autres, de les tenir à nos côtés lorsque nous cherchons à nous représenter le monde. Comprendre le monde, c’est l’appréhender *avec* les autres. Dès lors, plus nous engageons de relations avec des personnes ou des traces, plus notre jugement politique devient pertinent, plus nous sommes capables de distinguer et de nous distinguer<sup>21</sup>.

Pour résumer, la trace constitue le point de vue d’un mort sur le monde, son *qui* particulier qui survit à son décès et enrichit notre propre point de vue, magnifie notre existence politique. Ces traces – c’est primordial – ne peuvent s’inscrire qu’au sein d’une communauté politique.

### *Marques de la politique*

Arrêter ici cet exposé théorique serait cependant éminemment problématique : envahi de traces, le monde serait cacophonique. Nous ne pourrions plus discuter politiquement tant l’espace public serait saturé des voix de nos aïeux et de nos aïeules. Ce n’est généralement pas le cas : lorsque nous paraissions en public, que nous agissons politiquement, nous ne convoquons manifestement pas les traces de tous ceux qui furent. Personne n’entend Groumph, *Homo neanderthalensis* mort il y a cent mille ans. Nous ne nous confrontons pas au point de vue particulier de Xóchitl, *cihuatlamacazque* née en 1427 à Tlacopan. Agathocle, petit charpentier du Pirée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, reste muet. Pourquoi, dans le même temps, Jésus de Nazareth continue-t-il à qualifier le passage d’une ère à une autre, structure-t-il un certain rapport au temps (très) long, plus de deux millénaires après sa mort ? Comment expliquer cela, sinon par le fait que les traces ne sont ni inaltérables ni invulnérables ? Il faut nous rendre à l’évidence : « au fil des siècles,

---

(dir.), *Œuvres philosophiques*, t. II, Paris, Gallimard, 1985, p. 1073, Ak. V, 294.

<sup>20</sup> « La pensée politique [...] se [fonde] essentiellement sur la faculté de juger. », in Hannah ARENDT, *Qu’est-ce que la politique ?*, op. cit., p. 173. Dans le même, Carole Widmaier commente : « dès qu’il y a un authentique jugement [...], on entre dans la politique ». Voir aussi Hannah ARENDT, *Juger : Sur la philosophie politique de Kant*, Paris, Seuil, 2003.

<sup>21</sup> Carole Widmaier écrit « Jugement devant le nouveau [le jugement de goût] est sans critère, donc sans préjugé, et relève bien davantage de la capacité de distinguer que de la capacité de subsumer. », in Hannah ARENDT, *Qu’est-ce que la politique ?*, op. cit., p. 34, voir aussi p. 175.

même la mort peut mourir<sup>22</sup> ». L'immortalité conquise à l'agora n'est pas éternelle, et ce en raison même de ce qui permet aux traces de parfois subsister. Le ressac de l'histoire les peut effacer ; elles sont tributaires du réseau des relations humaines et par là même extrêmement fragiles<sup>23</sup>. Deux grands ennemis président à leur destruction : le temps et la chute des communautés politiques.

Commençons par le temps. On peut oublier des traces. Si nous ne les entretenons pas, elles s'étiolent, fanent et meurent. Si nous n'établissons pas de relation avec elles, si nous refusons de les interroger, si nous ne les faisons pas apparaître à la lumière du public, elles finissent par s'effacer du réseau des relations humaines : pour toutes les « choses non communiquées et incommunicables qui n'ont jamais été confiées à personne [...], il n'y a pas de place permanente dans la réalité<sup>24</sup> ».

À l'opposé, si nous les invoquons sans cesse, si nous perdons des yeux leur valeur de point de vue relatif au monde et aux autres – et donc évoluant avec eux –, les traces se sclérosent. Elles se fossilisent, petit à petit. Leur interprétation devient canonique en lieu et place de constituer un mouvement toujours neuf de mise en relation avec quelque chose d'ineffable. Les traces se muent alors en préjugés, c'est-à-dire en jugements datés considérés comme universels, en jugements déterminants.

L'une des raisons de l'efficacité et la dangerosité des préjugés réside en ce qu'ils recèlent toujours un fragment du passé. À y regarder de plus près, on reconnaît un préjugé authentique à ce qu'il cache un jugement établi antérieurement, jugement à l'origine fondé de façon légitime et adéquate sur une expérience, devenu un préjugé seulement parce qu'il a été traîné à travers le temps sans être examiné ni révisé<sup>25</sup>.

Inconsidérées, les traces finissent ainsi par s'objectiver, par intégrer l'artifice humain, l'amas d'œuvres fabriquées par les hommes pour durer, bref par devenir des *marques*. La vendetta, dans *Astérix en Corse*<sup>26</sup>, en est un exemple type : la querelle est si ancienne que nul ne sait son origine, mais tous la reconnaissent comme justifiée et nécessaire. Le jugement à partir duquel elle se constitua n'a plus aucun

<sup>22</sup> Howard PHILLIPS LOVECRAFT (1921), « La cité sans nom » in *Je suis d'ailleurs*, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>23</sup> Il est à noter que cette fragilité est radicalement différente de celle de l'action telle que définie par Hannah Arendt dans « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 211.

<sup>24</sup> Hannah ARENDT, *Rahel Varnhagen*, Paris, Presses-Pocket, 1994.

<sup>25</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>26</sup> René GOSCINNY, Albert UDERZO, *Astérix en Corse*, Paris, Hachette Astérix, 2005.

rapport avec le monde actuel, mais continue d'y jouer un rôle important et légitime.

L'autre grand danger, délétère pour nos traces, réside dans la possible destruction de la communauté politique dans laquelle elles s'inscrivent. Dans *Qu'est-ce que la politique ?* Arendt disserte de la guerre d'anéantissement, c'est-à-dire du cas particulier de la chute violente d'une communauté politique souveraine suite à un conflit armé :

Si un peuple ou un État est anéanti, ou même simplement un groupe humain déterminé qui – en vertu de la position toujours spécifique et non reproductible qu'il occupe dans le monde – offre un regard sur le monde qu'il est seul à pouvoir exercer, alors ce ne sont pas seulement un peuple ou un État ou même tant et tant d'hommes qui périssent, mais c'est une partie du monde commun qui est anéantie – un aspect sous lequel le monde s'est montré auparavant, mais sous lequel il ne pourra plus jamais se montrer<sup>27</sup>.

La guerre d'anéantissement, mettant à bas une cité, un réseau des affaires humaines particulier, retranche au monde les traces que celui-ci portait, qui y étaient incorporées et mises en relation avec les individus membres de la communauté politique. Au-delà de l'exemple historique – ou plus précisément légendaire – qu'Arendt propose (celui de Troie), nous pouvons étendre cette considération à toute communauté politique – comme par exemple celle se constituant à travers une grève ou au sein d'une association. Si celle-ci disparaît, dans le fracas ou l'indolence, du fait de la violence des armes ou d'une lente léthargie progressive, à cause d'un tremblement de terre, d'une famine ou de la lassitude des agents, c'est tout un réseau de relations humaines (et donc y compris les traces qui y étaient incorporées) qui risque de se perdre dans les éons, de se « transformer en désert<sup>28</sup> », qui est menacé d'anéantissement.

La tentative de dépassement de notre condition d'êtres mortels est-elle ainsi vouée à l'échec ? Faut-il céder à la terreur sourde de la mortalité ? Certes non. Pour s'opposer aux ravages du temps et à la fragilité des communautés politiques, le monde occidental a, jusqu'à présent, élaboré deux solutions – l'une politique et l'autre technique.

Les Romains imposèrent à leurs adversaires, plutôt que la destruction de leur communauté politique, un traité scellant une alliance, instituant une loi commune, accueillant les vaincus dans leur réseau de relations humaines qui, dès lors, ne leur appartenait déjà plus

<sup>27</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, op. cit., p. 262.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 237.

tout à fait<sup>29</sup>. Arendt, les admirant, écrit : « politiquement parlant, le traité unissant deux peuples fait naître entre eux un nouveau monde ou, plus exactement, garantit la perpétuation d'un monde nouveau qui leur est désormais commun<sup>30</sup> ». Si nous le transposons à nos communautés politiques au sens arendtien, c'est-à-dire non souverain, s'imbriquant et/ou s'opposant, cela signifie que, pour faire survivre leurs histoires à la disparition d'une communauté politique, ses membres peuvent en intégrer une autre, emportant avec eux les relations et les traces qu'elles conservaient, et les incluant dans le réseau de destination. Le militantisme étudiantin peut ici servir d'exemple. Il est courant que les syndicats étudiants se voient rejoints par de nouveaux membres subséquentement à un mouvement social qu'ils n'avaient ni impulsé, ni contrôlé et qui, né à leur insu, leur était quasiment extérieur. Leur communauté politique se retrouve alors investie de traces *a priori* exogènes, subsistant par ce biais à une lutte désormais éteinte.

La deuxième solution, technique, se trouve associée, par Arendt, au nom et à la geste d'Homère. Elle consiste à sauver, par la *réification* des traces, c'est-à-dire par la fabrication d'une œuvre « sous la conduite d'un modèle [...] extérieur<sup>31</sup> », ici une trace appréhendée par un individu particulier, tout ou partie du domaine public des vaincus. Cette solution conserve ceux qui furent, elle leur garantit d'échapper à l'oubli, elle les maintient dans le monde sous une forme objectivée. Elle « efface [nous dit Arendt] ] l'anéantissement<sup>32</sup> ». Effacer ne signifie pas ici annuler, tout comme pardonner quelque chose ne signifie pas réellement le retrancher à la succession des faits : les traces demeurent irrémédiablement

---

<sup>29</sup> L'analyse tranche avec la conception moderne que nous avons des empires. Arendt a été vivement critiquée quant à sa prétendue « idéalisation » de la Rome antique. Sur ce point, pourtant, il existe quelques arguments soutenant son propos. Tous les empereurs ne virent pas le jour au Latium ou dans la péninsule italienne ; certains naquirent en Gaule, en Andalousie, en Afrique, en Syrie, en Palestine, en Grèce, dans les Balkans, en Espagne, etc. La structure administrative de l'Empire, même si fluctuante, est remarquablement ouverte aux particularismes sociaux et culturels locaux. L'armée impériale vénère aussi bien Baal (qui possède un temple sur le Champ de Mars) que *Sol Invictus*. Isis, Sérapis, Cybèle, Mithra sont vénérés à Rome. Plus avant, l'empereur Héliogabale est déposé et assassiné en partie parce qu'il tente de faire primer son dieu Élagabal, renonçant ainsi au syncrétisme et promouvant, dans sa politique et par la construction d'un temple au dieu solaire (représenté par un bétyle venu, avec lui, de Syrie) sur le mont Palatin, le culte d'un dieu unique pour tout l'empire.

<sup>30</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, op. cit., p. 265.

<sup>31</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », op. cit., p. 172.

<sup>32</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, op. cit. p. 248.

détruites, mais leur postérité, leur « place permanente dans la réalité<sup>33</sup> » se trouve assurée par les chants des poètes et les comptes rendus des historiens qui, se faisant, les transforment en marques<sup>34</sup>.

En devenant marque, la trace perd toutefois l'acuité que permettait son regard sur le monde actuel. Le poète gâte, l'historien abâtardit ce qui disposait encore d'une certaine vitalité. Dans la *Condition de l'homme moderne*, Arendt insiste sur le fait que « cette réification, cette matérialisation sans laquelle aucune pensée ne peut devenir concrète doit toujours être payée, et que le prix en est la vie elle-même : c'est toujours dans la "lettre morte" que "l'esprit vivant" doit survivre<sup>35</sup> ». La marque est une forme posthume de la trace. En rentrant dans l'Histoire, les traces objectivées en marques ne nous permettent plus un meilleur jugement sur le monde contemporain. Elles ne peuvent qu'exposer un regard daté, pétrifié, porté à un instant précis sur un monde disparu. Elles imitent l'esprit humain, elles copient une position par rapport au monde, mais elles ne restent qu'une pâle contrefaçon : ce ne sont plus que des objets fabriqués et non le vécu de sujets vaincus par la mort. Les marques – c'est leur force et leur limite – sont de toute éternité inactuelles.

Si la trace porte ce que nos aïeules et nos aïeux ont été, la marque transmet ce qu'ils et elles ont fait. On retrouve l'opposition entre le *qui* nous sommes et le *ce que* nous fîmes<sup>36</sup>. Dans la tragédie éponyme de Racine, Andromaque, exilée en Épire auprès de Pyrrhus après la chute de Troie, sait pertinemment que, même relevée en ses murs, la ville ne revivra plus. Dans ses instructions destinées à l'éducation de

<sup>33</sup> Hannah ARENDT, *Rahel Varnhagen*, *op. cit.*

<sup>34</sup> Ceci ne s'applique pas, et c'est une part majeure de leur horreur, aux régimes totalitaires. « C'est seulement parce qu'Achille se rendit aux funérailles d'Hector, parce que les gouvernements les plus despotiques honorèrent l'ennemi tué, parce que les Romains permirent aux chrétiens d'écrire leurs martyrologues, parce que l'Église gardait ses hérétiques vivants dans la mémoire des hommes, que tout ne fut pas perdu et ne put jamais l'être. Les camps de concentration, en rendant la mort elle-même anonyme (en faisant qu'il soit impossible de savoir si un prisonnier était mort ou vivant) dépouillaient la mort de sa signification : le terme d'une vie accomplie. En un sens ils dépouillaient l'individu de sa propre mort, prouvant que désormais rien ne lui appartenait et qu'il n'appartenait à personne. Sa mort ne faisait qu'enterrer le fait qu'il n'avait jamais vraiment existé » (Hannah ARENDT, « Les origines du totalitarisme », in Hannah ARENDT (1951), *Les Origines du totalitarisme, suivi de Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 2002, p. 802). Les totalitarismes nient ainsi absolument l'humanité de ces hommes et de ces femmes, leur retirent la possibilité même de donner du sens au monde et d'en laisser ne serait-ce qu'une trace ou une marque.

<sup>35</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 195.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 203.

son fils Astyanax, elle assume le fait qu'Ilion soit pétrifié, que la cité ne constitue plus qu'une marque, qu'un passage révolu de l'Histoire. Andromaque :

Fais connaître à mon fils les héros de sa race / [...] Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté. / Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été / [...] Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger : / Nous lui laissons un maître, il le doit ménager. / Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste : / Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ; [...]<sup>37</sup>

Il en est le reste, c'est-à-dire qu'en Astyanax, son père ne pourra pas s'actualiser, prendre place au sein des affaires humaines. Hector est désormais incompréhensible au monde. La lignée est rompue, les mânes éteints. Les traces ont été effacées et seules subsistent les marques<sup>38</sup>. En parallèle, Oreste, fils de vainqueur, peut, quant à lui, proposer à Hermione :

Prenons, en signalant mon bras et votre nom, / Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon. / De Troie en ce pays réveillons les misères, / Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères<sup>39</sup> ».

En effet, les traces de ceux-ci sont toujours fraîches, animées, incorporées dans un réseau de relations humaines : elles peuvent être poursuivies et éclairer d'une acuité vivante les actions présentes.

On peut également illustrer la vitalité des traces par opposition à la pétrification des marques en usant de deux figures du revenant, c'est-à-dire d'un mort qui ne l'est pas tout à fait, issues de la culture populaire : celles du fantôme et du zombie. Le fantôme n'a pas terminé sa tâche sur Terre. Dans le film éponyme, Casper<sup>40</sup> recherche un ami avec qui il pourra deviser du monde et des événements contemporains. Il persiste

<sup>37</sup> Jean RACINE (1668), « Andromaque », in *Théâtre complet*, t. 1, Paris, Flammarion, 1993, Acte IV.

<sup>38</sup> Pour que les traces eussent pu subsister, il aurait fallu que les Grecs incorporent à leur communauté politique les traces des vaincus. Ils ont préféré, avec Homère, réifier impartialement les hauts faits des Troyens, œuvrer des marques en lieu et place de conserver des traces (Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, op. cit., p. 248). Ce n'était pas la seule solution pour garder Illion et sa grandeur en mémoire, mais c'est de celle-là qu'ils ont usé. Par opposition, les Romains – on l'a vu – conservaient les traces (de façon plus ou moins aboutie en fonction des circonstances), mais pouvaient, via la *damnatio memoriae*, tenter de détruire les marques.

<sup>39</sup> Jean RACINE (1668), « Andromaque », in *Théâtre complet*, op. cit., Scène III

<sup>40</sup> Brad SILBERLING, *Casper*, 1995.

dans son être, certes intangible, et crée de nouvelles relations jusqu'à ce que sa présence devienne superflue. À rebours, le zombie reste figé sur une idée précise, sur une tâche quasi éternelle. Il n'en dévie pas, quoi qu'il arrive. Dans *La jeunesse de Picsou*<sup>41</sup>, de Don Rosa, Picsou est poursuivi toute sa vie par un zombie à la suite d'actes malveillants commis dans sa jeunesse. Quand, bien plus tard, ce zombie le rattrape, celui-ci préfère s'attaquer à Donald. Pourquoi ? Parce que Donald ressemble à Picsou jeune et que le zombie n'a aucune conscience du temps : son regard sur le monde est immuable.

Pour résumer : contrairement à la trace – seule *immortalité* des mortels et des mortelles – qui permet de porter un regard plus aigu sur le monde, la marque ne permet pas d'établir de relation (politique) directe avec elles et eux. Elle est un objet fabriqué pour durer – idéalement pour l'*éternité* –, une œuvre intégrée à l'artifice humain, un point de vue réifié sur un monde qui n'est plus, une imitation du politique<sup>42</sup>.

Il nous faut toutefois préciser une dernière chose – primordiale – quant au rapport qu'entretiennent trace et marque. Si nous avons présenté la seconde comme un substitut décharné, pétrifié, de la première, et ce afin de souligner leur caractère absolument distinct, leur différence intrinsèque, il n'est pas nécessaire que disparaisse une trace pour qu'advienne une marque. Celle-ci peut être produite à partir d'une trace ou d'un *qui* tout en les laissant subsister, telle une photographie qui fige en un instant présent, selon un angle de vue particulier, l'image d'une personne vouée à vieillir. La marque serait Dorian Gray et la trace son portrait<sup>43</sup>. Elles sont radicalement différentes, inassimilables, mais coexistent. La trace actuelle de De Gaulle, surtout mobilisée par des atlantistes fanatiques et des libéraux intégristes, s'avère plutôt éloignée de la marque qu'il imprima en son temps : il existe de De Gaulle à la fois une trace et des marques, mais celles-ci ne sauraient coïncider.

Nous nous sommes jusqu'à présent montrés plutôt sévères vis-à-vis des marques, soulignant leurs défauts par rapport aux traces, montrant en quoi ces dernières sont « plus fiable[s] que le souvenir rapporté et perpétué par le poète dans son poème<sup>44</sup> ». Or, les marques constituent parfois l'unique alternative à la disparition pure et simple des traces, l'unique « sauvetage posthume<sup>45</sup> » possible. Face à la

<sup>41</sup> DON ROSA, « Le Bâtitteur d'empires du Calisota », *Picsou Magazine*, 6/12/1995, 287.

<sup>42</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 210.

<sup>43</sup> Oscar WILDE (1891), *Le Portrait de Dorian Gray*, Paris, Le Livre de Poche, 1972.

<sup>44</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, p. 202.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 249.

destruction d'une communauté politique, la marque s'avère souvent la seule solution pour que « tout ce que l'homme fut / de grand et de sublime<sup>46</sup> » soit sauvé, pour garantir que ce que nous fîmes ne fût pas définitivement vain<sup>47</sup>. Il nous faut dès lors leur rendre justice et souligner leurs qualités – chose pour laquelle les rares indices présents dans le texte arendtien sont plus fragmentaires<sup>48</sup>. Nous identifions quatre vertus aux marques :

1°) Les marques peuvent servir d'exemple, tant qu'on prend en compte leur caractère daté. S'il est hors de propos de les vouloir actualisées telles quelles, elles peuvent inspirer l'action, c'est-à-dire qu'après leur insertion dans l'artifice humain en tant que fait, nous pouvons ensemble les mobiliser aujourd'hui comme ce qui fut dans un monde précis. S'il est infondé de vouloir suivre les marques d'Hannibal et attaquer l'Italie avec des éléphants, comme le relate Polybe, un général malin pourrait s'intéresser au stratège punique pour, sans vouloir répéter le geste, planifier une attaque de la péninsule. Les marques du Carthaginois peuvent, en les confrontant à son époque, inspirer une action contemporaine, mais elles ne sauraient lui servir de modèle – ce serait vouloir marteler un clou qui n'est plus là. Considérer les marques du mouvement ouvrier n'implique pas de reprendre son folklore, de vouloir – telle une partie des révolutionnaires russes vis-à-vis de la Révolution française<sup>49</sup> – le prolonger en le répétant *stricto sensu*<sup>50</sup>, mais

<sup>46</sup> Louis ARAGON (1963), « Un jour un jour », in *Le fou d'Elsa*, in Olivier BARBARANT (dir.), *Œuvres poétiques complètes*, t. II, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>47</sup> « Écouter et admirer les actes les uns des autres, actes dont les poètes et conteurs garantiraient la gloire posthume. » Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, *op. cit.*, p. 201.

<sup>48</sup> Cela peut facilement s'expliquer par l'objectif qui préside aux écrits de la philosophe. Son travail est entièrement orienté vers la récusation des experts en « résolution des problèmes » (Hannah ARENDT, « Du mensonge en politique », in *Du mensonge à la violence*, in Philippe RAYNAUD (dir.), *L'Humaine condition*, *op. cit.*, p. 851), dans le cadre de la défense du *qui* contre le *ce que*, du rappel qu'un politique authentique ne se constitue pas techniquement, selon le mode de la fabrication à partir d'Idées éternelles et de lois naturalisées (de l'histoire ou de la race dans le cas des totalitarismes, de gestion optimale du travail et de l'œuvre socialisés dans nos sociétés modernes), mais constitue l'espace public où l'action peut avoir lieu et la liberté émerger. Cela explique que ce que nous pourrions assigner aux marques dans son discours soit moins présent et moins laudatif, puisqu'elles sont issues de la fabrication, et que l'on trouve au sein de son œuvre comparativement bien davantage d'éléments évoquant la possibilité pour le *qui* de ne pas s'éteindre.

<sup>49</sup> Hannah ARENDT, « Essai sur la révolution », in Philippe RAYNAUD (dir.), *L'Humaine condition*, *op. cit.*, p. 374-375.

<sup>50</sup> Cela reviendrait à prendre les marques pour des traces.

permet d'appréhender comment des femmes et des hommes, à leur époque, résolurent des problèmes caractéristiques à jamais disparus, à quels gestes ils et elles recoururent pour comprendre le monde tel qu'il était.

2°) Les marques participent, par leur objectivité matérielle, à l'artifice humain. Qu'elles soient fabriquées ou fossilisées, elles permettent de stabiliser le monde, de favoriser le maintien dans la durée du réseau des relations humaines<sup>51</sup>. « Car, en tant que vivant toujours menacé par la futilité des cycles naturels, en tant aussi qu'événement unique et nouveau commencement, l'homme a besoin d'un séjour stable qui assure la constance de l'être<sup>52</sup> ». Objets, les marques permettent « l'avènement d'un monde installé en site pour notre habitation et aménagé en scène pour notre apparaître<sup>53</sup> ». Si nous en étions privés, au sein d'un univers intégralement consommable ou totalement naturalisé, il serait impensable que nous puissions laisser la moindre trace puisque l'action, à la base de notre existence politique, de l'émergence de notre *qui*, ne peut survenir lorsque nous devisons collectivement du monde. Les relations que nous établissons, avec les vivants et les vivantes ou avec les traces de celles et ceux qui ne sont plus, au sein du réseau des affaires humaines, sont toujours à propos du monde, de ce qui s'étend entre nous et notamment des marques qui s'y trouvent : sans cette objectivité à comprendre collectivement, nous ne pourrions être politiquement conditionnés.

3°) Les marques, par cette stabilité et l'inspiration qu'elles permettent, participent à l'éducation des individus. « Homère finit par devenir l'éducateur de cette *polis*<sup>54</sup> ». Le caractère pré-politique des marques transparaît ici : leur ancrage dans le passé permet la continuité de l'existence du monde dans lequel peuvent et doivent s'insérer les nouvelles et nouveaux venus. « Dans la mesure où l'enfant ne connaît pas encore le monde, on doit l'y introduire petit à petit ; dans la mesure où il est nouveau, on doit veiller à ce que cette chose nouvelle mûrisse en s'insérant dans le monde tel qu'il est<sup>55</sup> ». La position d'Arendt est connue : l'éducation doit être conservatrice pour que nos descendants puissent réellement habiter le monde. Les marques jouent pleinement ce rôle.

<sup>51</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 168.

<sup>52</sup> André ENÉGREN, *La pensée politique d'Hannah Arendt*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique ?*, *op. cit.*, p. 202.

<sup>55</sup> Hannah ARENDT, « La Crise de la culture », in Philippe RAYNAUD (dir.), *L'Humaine condition*, *op. cit.*, p. 756.

4°) Les marques peuvent parfois permettre d'indirectement raviver des traces moribondes. Si la marque provient de la réification d'une trace par un artisan (une personne, douée donc d'un point de vue particulier) sans en impliquer pour autant la disparition, sa présence peut ainsi constituer un indice de l'existence d'une trace qui lui aurait donné naissance. Dans le cadre de cette utilisation indiciaire possible des marques et afin d'en éviter tout usage abusif, il nous faut préciser deux corollaires tenant lieu de garde-fous. D'une part, si la marque permet d'espérer l'existence d'une trace originelle, elles ne sauraient toutes deux être confondues dans leur contenu. La marque objectivée porte en elle une interprétation unique de cette trace et ne peut donner comme indication sur cette dernière qu'une dénomination, qu'un reflet déformé, qu'une ombre captée au vol sur un polaroid, qu'un indice d'existence potentielle. D'autre part, cette utilisation de la marque ne saurait ranimer une trace aujourd'hui disparue du fait des ravages du temps ou de l'histoire. On ne peut par ce biais que retrouver des traces évanescentes, sur le point de s'éteindre, quasi oubliées, mais non encore disparues, telles qu'une madeleine extorquant à l'hibernation un souvenir délaissé, enfoui, et pourtant toujours là.

### ***Politique des traces et politique des marques***

Pour résumer, traces et marques sont deux façons de sauvegarder ce qui n'est plus, de faire entrer dans la mémoire les individus disparus. Les traces résultent de l'incorporation du *qui* d'une personne désormais irrémédiablement absente à une communauté politique, à un réseau des affaires humaines. Nous pouvons ainsi librement entrer en relation avec elles pour mieux comprendre le monde et affiner notre point de vue propre et distinct, magnifier notre existence politique particulière. Elles sont ineffables et fragiles : elles nécessitent une interprétation singulière toujours répétée. Si l'on oublie de s'y référer, elles disparaissent ; si l'on en force l'interprétation en leur donnant un sens public et univoque, elles ne s'éteignent pas moins – mais une marque apparaît alors.

Les marques proviennent de la réification – via un processus de fabrication – d'une trace ou d'un *qui* (transformation qui ne les corrompt pas directement), de leur insertion parallèle en tant qu'œuvre dans l'artifice humain. Elles n'exposent ainsi pas un point de vue toujours actualisé sur le monde, comme celui du *qui* ou de la trace, mais un point de vue pétrifié, éternel. Elles imitent l'homme ou la femme sans en avoir la vitalité ; ce sont des épouvantails, elles sont utiles et inanimées. Nécessaires à la stabilité du monde, elles permettent d'inspirer et

d'éduquer – tant qu'elles sont considérées en tant que marques et non comprises comme traces – et peuvent parfois à ceux qui les écoutent signaler l'existence d'une trace presque oubliée.

Pour conclure, à quoi correspondrait une « politique des marques<sup>56</sup> » ? Ce serait une politique fondée sur la tradition, sur des visions pétrifiées d'un monde éternel, sur des « aspect[s] prédéterminé[s] du passé<sup>57</sup> » que l'on apposerait et imposerait au monde contemporain : « la tradition se définit justement comme [...] ce qui du passé détermine nos représentations et nous donne le cadre de leur appréhension. Cette détermination [...] tend à entraver la reconnaissance de l'événement lorsqu'il se produit<sup>58</sup> ». Si les marques sont nécessaires à l'éducation, « en politique, cette attitude conservatrice – qui accepte le monde tel qu'il est et ne lutte que pour préserver le statu quo – ne peut mener qu'à la destruction<sup>59</sup> ». Toutefois, la « politique des marques » se trouve toujours mise en échec par la capacité d'initiative des hommes, par la faculté d'engendrer des choses qui n'existaient pas – même à l'état de germes –, par la liberté permise par l'action. Agir, c'est bouleverser la tradition. L'événement en fait apparaître la vacuité, la folle prétention à imposer l'immuable. Il « vient jeter une nouvelle lumière sur un passé dont il modifie radicalement le sens<sup>60</sup> ». En s'appuyant sur les traces vivantes, l'action survenant dans le monde démontre que le passé ne peut se réduire à la tradition et, au-delà, renouvelle la promesse de liberté consubstantielle au politique<sup>61</sup>.

Dès lors, une théorie politique critique, c'est-à-dire une théorie politique qui n'est pas pensée comme science de la domination et du gouvernement, ne peut émerger que lorsqu'on l'envisage du point de vue des traces contre les marques, qu'on la fonde sur la vitalité proprement humaine contre les actes, les faits, les biographies pétrifiées par le temps et l'œuvre. Très concrètement, cela signifie que toute pratique politique émancipatrice se doit d'à la fois dépasser les marques et de

---

<sup>56</sup> Nous utilisons ici, à des fins de clarté, le terme de « politique » dans son acception générale et contemporaine, à rebours de la conceptualisation précise centrée sur l'action qu'Arendt privilégie.

<sup>57</sup> Hannah ARENDT, « La tradition et l'âge moderne », in *La Crise de la culture*, in Philippe RAYNAUD (dir.), *L'Humaine condition*, op. cit., p. 612.

<sup>58</sup> Carole WIDMAIER, « Préface », op. cit., p. 17.

<sup>59</sup> Hannah ARENDT, *La Crise de la culture*, op. cit., p. 758.

<sup>60</sup> Carole WIDMAIER, « Préface », op. cit., p. 24-25.

<sup>61</sup> Comme le démontre fort bien, et ce même s'il contourne l'antinomie entre marques et traces comme legs du passé plus qu'il ne la résout, François CHARBONNEAU, « Comment lire *Essai sur la révolution* d'Hannah Arendt ? », *Dissensus*, 2013, 5, p. 153-158.

suivre les traces, de renouveler notre « suprême confiance [dans le fait] que les hommes peuvent jouer un rôle et sauver leur grandeur en même temps et pour ainsi dire du seul et même geste, et que l'action en soi suffira à engendrer la *dunamis* sans avoir besoin, pour rester dans le réel, de la réification transformatrice de *l'homo faber*<sup>62</sup> ». Il importerait ainsi de préférer la transformation et la construction de nouvelles pratiques activistes aux rabâchages d'hymnes militants ne seyant plus qu'à un monde radicalement ancien et à des luttes éteintes, de repenser les pratiques du mouvement ouvrier plutôt que son Histoire, de comprendre les révolutions comme autant de soulèvements singuliers plutôt que comme l'œuvre, toujours recommencée, de révolutionnaires professionnels singeant la Révolution française.

Doit-on pour autant jeter aux orties les marques ? Est-il possible de les appréhender, voire de les produire, dans une optique émancipatrice ? Attendu qu'elles structurent le monde, éduquent au politique, qu'elles nous inspirent et, parfois, nous permettent de retrouver des traces sur le point de s'évanouir, ne peut-on pas leur prêter un possible rôle de facilitation d'un politique authentique si on les sait bien considérer – quand peuvent-elles favoriser la domination quand on tente de les préserver contre le cours des choses ? Cela exigerait un autre angle d'attaque – et un autre article. Il ne s'agirait plus d'interroger l'insertion et la mobilisation des marques dans l'espace politique, mais, d'une part, de les considérer (ainsi que leurs processus de fabrication) en tant qu'ils rendent plus aisé le politique ou la domination et, d'autre part, de discriminer en leur sein celles qui nous destinent à l'aliénation et celles qui permettent à une politique des traces d'éclorre.

---

<sup>62</sup> Hannah ARENDT, « Condition de l'homme moderne », *op. cit.*, p. 224.

---

## DOSSIER THÉMATIQUE : TRACES DE LA POLITIQUE, POLITIQUE DES TRACES

---

Kevin EYBERT, Rémi ZANNI

Traces de la politique, politique des traces

Jean-Philippe TONNEAU

« L'avocat militant » au prisme des traces politique et professionnelle

Thomas GWILLIM

La trace à l'épreuve d'un changement de paradigme : de l'« archéologie de la modernité » à l'histoire-simulacre

Rémi ROUGE

Foucault et les politiques du récit : les traces de l'infâme

Mathieu CORTEEL

Prospecter et punir : étude critique des logiciels Blue Crush et PredPol

Mira YOUNES

Inscrire l'inestimable. Linéaments d'une recherche-action avec des travailleuses domestiques migrantes à Beyrouth

Cléo COLLOMB

Une politique des traces numériques est-elle possible ?

Rémi ZANNI

Que reste-t-il de nos aînés ? Tentative de définition, à partir de la pensée arendtienne, de ce que nous faisons politiquement lorsque nous laissons ou suivons les traces et les marques de ceux et celles qui ne sont plus tout à fait

---

## VARIA

---

Julia MARTINS

Les livres des secrets imprimés et traduits en Europe : la circulation des secrets italiens entre 1555 et 1560

---

## RÉSUMÉS DE THÈSE

---

Camille GOURDEAU

L'intégration des étrangers sous injonction. Genèse et mise en œuvre du contrat d'accueil et d'intégration

Hoang Anh NGUYEN TRINH

Une électricité soutenable pour le Vietnam : une transition vers une économie à bas carbone

Jacques Bernard SADON

Les Juifs d'Algérie sous Vichy. Le sort réservé aux enfants de l'enseignement primaire et secondaire.  
La mise en place de l'enseignement privé juif

---

## COMPTE RENDU DE LECTURE

---

Francis GALASSI

*Catiline, The Monster of Rome, An Ancient Case of Political Assassination*, Yardley, Westholme, 2014.  
(Romain MILLOT)

Pilar GONZÁLEZ BERNALDO et Liliane HILAIRE-PÉREZ (dir.)

*Les savoirs-mondes. Mobilités et circulations des savoirs depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. (Elena SMIRNOVA)

---

## RÉSUMÉS, MOTS CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

---

